

Quatrième épisode

Un bref portrait de Jacques Chevalier

Daniel Bloch

Après un brillant parcours scolaire, couronné en 1898 par le premier prix du Concours général de latin, Jacques Chevalier est admis, en 1900, à l'École normale supérieure. Il en sort, en 1903, avec le rang de second au concours d'agrégation de philosophie, tout comme Bergson, 22 années plus tôt. Sa première thèse, fruit de deux années de travaux, comme boursier, à Oxford¹ puis de trois années à Paris, dans le cadre de la fondation Thiers, est refusée par la Sorbonne.

« Vous devez juger aussi – lui écrit Henri Bergson le 7 juillet 1912 – de ce que j'ai éprouvé en apprenant le rejet de votre thèse. Aussitôt votre lettre reçue, je me suis transporté à la Sorbonne pour voir M. Croizet² et lui demander si le rejet était définitif. Je tenais, au cas où la question n'aurait pas encore été tranchée, à lui dire tout le bien que je pense de vous. M. Croizet n'était pas là, mais le hasard m'a fait rencontrer M. Lot³ qui venait interroger au baccalauréat. Je vois, d'après ce qu'il m'a dit, qu'il s'agit d'un jugement définitivement rendu. Il estime que les textes sur lesquels repose la partie historique de votre thèse ne sont pas authentiques, et il ajoute que telle était l'opinion de divers autres

¹ C'est à Orford que Jacques Chevalier rencontre Edouard Wood – qui sera plus tard Lord Halifax – dont il devient l'ami. Ce dernier occupera diverses fonctions ministérielles au cours desquelles il se montrera partisan d'un compromis avec l'Allemagne. Secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères à partir de 1938, il sera nommé, en février 1941, ambassadeur à Washington. C'est alors qu'il devient le « contact » de Jacques Chevalier, chargé par le maréchal Pétain de maintenir des contacts avec le gouvernement britannique, contacts qui aboutirent aux accords secrets de décembre 1940, rapidement dénoncés sur injonction des Allemands. Voir Daniel Bloch, *Le procès de Jacques Chevalier en Haute Cour de justice*, opus cité.

² Alfred Croizet (1845 – 1923) a été professeur de poésie grecque et doyen de la faculté des lettres à la Sorbonne.

³ Ferdinand Lot (1886 – 1952) a été professeur d'histoire du moyen-âge à la Sorbonne.

historiens auxquels il a fait lire la thèse. Je n'ai aucune compétence en pareille matière ; je sais seulement que ces objections relatives à l'authenticité sont toujours des objections terribles, et que, même lorsque les conclusions d'un travail sont vraies, le travail perd presque toute son autorité dès que des objections de ce genre ont été élevées – à tort ou à raison – par les spécialistes. Ne pouvez-vous pas éliminer ou réduire la partie historique, quitte à développer davantage le côté philosophique ? Vous verrez ce qu'il y a à faire ; mais je suis bien sûr que, de toute manière, vous ne vous découragerez pas. Ou je me trompe beaucoup, ou vous êtes destiné à nous donner quelque chose d'important. Et peut-être les circonstances auront-elles travaillé pour vous en vous amenant à faire une thèse – non pas certes plus philosophique, car la vôtre doit l'être éminemment – mais moins mélangée à l'histoire. »

Jacques Chevalier suit ces conseils, et obtient, à Lyon - où il enseigne la philosophie au lycée du Parc - un doctorat en philosophie pour une thèse consacrée à Aristote. Comme Bergson, les premières années de sa vie professionnelle ont ainsi été celles d'un professeur de philosophie en Lycée. Chevalier enseignera à Châteauroux en 1909, puis à Lyon, au lycée du Parc, à partir de 1912. Affecté à la mission militaire française auprès de la Vème Armée anglaise, il fait la guerre comme interprète. Promu au grade de brigadier, puis de maréchal des logis, il reçoit la « Military medal » sur le front des Flandres, en 1917. Nommé en 1919 professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Grenoble, il en devient Doyen en juin 1931. Il le sera, en titre, jusqu'à la libération de Grenoble, le 22 août 1944. L'Université de Grenoble doit notamment à Jacques Chevalier d'avoir réussi, au cours des années 30, à faire de sa faculté de lettres la plus importante faculté littéraire de province, une faculté comportant une forte proportion d'étudiants étrangers, principalement italiens, polonais, allemands,

britanniques et américains⁴.

Le testament d'Henri Bergson, au 8 février 1937, désigne Jacques Chevalier au rang des « amis » auxquels il devrait être fait appel pour défendre sa mémoire. De fait, Bergson n'a pas manqué, en de nombreuses occasions, s'exprimer son estime, sa sympathie, voir son admiration pour celui qui fut son élève et plus encore son disciple. En témoigne par exemple ces quelques phrases extraites de sa lettre, en date du 29 mars 1939, où Bergson intervient en faveur de Jacques Chevalier pour l'attribution du grand prix de littérature de l'Académie française, le plus important prix décerné par l'Académie :

« Un candidat que j'ai en haute estime, dont j'admire le talent, dont l'œuvre est considérable : M. Jacques Chevalier, doyen de la faculté des lettres de Grenoble. Je n'ai pas besoin de rappeler ses ouvrages consacrés à la philosophie française qui firent d'abord sa réputation : son « Descartes », son « Pascal », sont bien connus. Mais ses travaux sur tel ou tel grand problème philosophique ne sont pas moins remarquables : il suffira de citer son livre sur « L'Habitude ». Enfin, moraliste délicat, il ne se meut nulle part avec plus d'aisance que parmi les problèmes moraux, qui sont peut-être les plus difficiles. Je négligerais un point important si je ne disais pas que ce philosophe est un écrivain. Conformément à la grande tradition française – qui ne fut interrompue que pour peu de temps, heureusement, au cours du siècle dernier – il estime sans doute qu'il n'y a pas d'idée philosophique qui ne puisse et ne doive s'exprimer dans la langue de tout le monde. Sur un dernier point, enfin, j'appellerai l'attention. M. Jacques Chevalier est bien connu chez nous ; il l'est encore davantage à l'étranger. Professeur entraînant, il attire depuis longtemps à Grenoble

⁴ Henri Bordeaux écrit dans les Nouvelles littéraires du 12 août 1939 que Jacques Chevalier a réussi à « faire, de sa petite chaire de faculté locale, une chaire mondiale. »

des étudiants et des auditeurs de tous pays. Les conférences qu'il a faites dans les plus grandes villes d'Europe, comme d'ailleurs ici et là en France, ont toujours eu le plus grand succès. Il a certainement contribué à la renaissance du spiritualisme qui est – ou plutôt qui tend à être – une des caractéristiques du temps présent.⁵»

L'intervention de Bergson fut déterminante : Jacques Chevalier obtint ce Grand Prix, lui qui avait déjà été couronné par l'Académie française en 1923, pour « son » Pascal et « son » Descartes., mais au titre de son œuvre philosophique. Ses tentatives visant à obtenir un poste en Sorbonne, au Collège de France, ou un siège à l'Académie française échouent cependant, en dépit de l'appui de Bergson, Jacques Chevalier étant trahi par son caractère trop « ardent ». Il demeura donc, pendant 25 ans, de 1919 à 1944, professeur de philosophie à l'Université de Grenoble,

Dans son "*Testament philosophique*⁶ ", Jacques Chevalier nous délivre son autoportrait :

« Ceux qui me lisent sans m'avoir entendu, sans me connaître, ceux qui s'arrêtent aux formules écrites, risquent de ne pas me comprendre, voire de travestir ma pensée et mon esprit même : ils sont choqués souvent par l'intransigeance de mes principes, par le dogmatisme de mes formules, par le ton péremptoire de certaines de mes affirmations, par l'espèce de contentement qui s'y reflète, par l'intrusion de mon moi en des domaines qui sont les « chasses gardées » des historiens et des savants soucieux (ou superstitieux) d'objectivité, par un Descartes ou un Bergson qui sont *mon* Descartes et *mon* Bergson. Beaucoup me taxent de simplisme ; beaucoup, et plus encore, même parmi ceux et celles dont je pouvais espérer une plus sympathique compréhension, me taxent d'orgueil [...]. Ceux qui me connaissent le mieux se rendent

⁵ Lettre reproduite dans Jacques Chevalier, *Entretiens avec Bergson*, Plon, 1959.

⁶ Jacques Chevalier. *Testament philosophique*, Fresnes, écrit entre mars 1946 et mars 1947, Archives nationales, 684AP/60.

compte que mon orgueil prétendu est à base de timidité, de défiance de soi, de crainte d'être mal compris comme il faut, de ne pas servir la vérité comme il convient... Ils sentent bien que les réactions que l'on impute à l'orgueil sont commandées par le besoin que j'éprouve de me rassurer moi-même et de rassurer les autres sur la valeur de ce que je dis. »